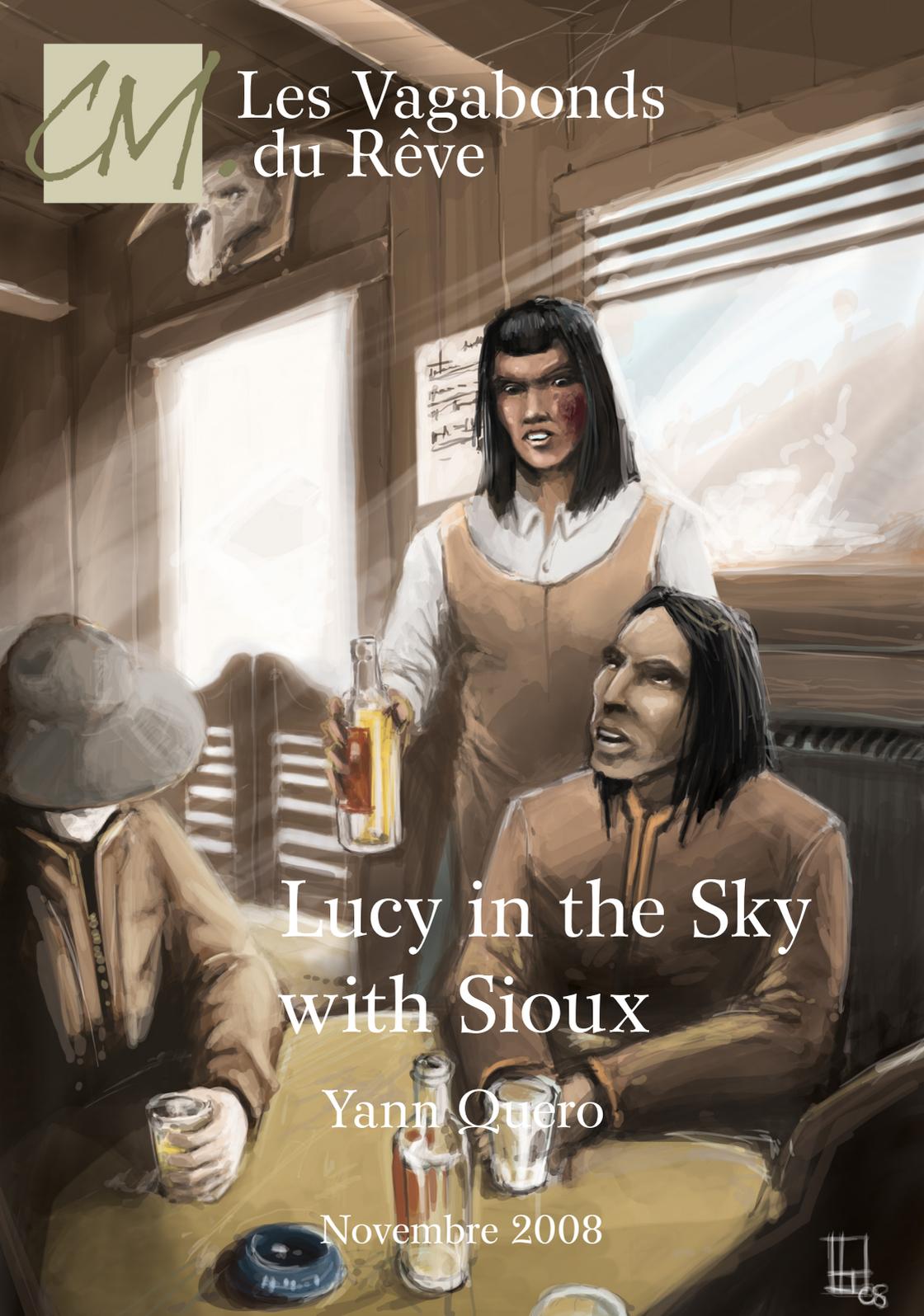




Les Vagabonds  
du Rêve



# Lucy in the Sky with Sioux

Yann Quero

Novembre 2008



« *Les Vagabonds du Rêve* », CitronMeringue, novembre 2008

[citronmeringue.com](http://citronmeringue.com)

Marchetto Éditrice, 3 rue de Paris, 06000 NICE, FRANCE

[citron.melba@gmail.com](mailto:citron.melba@gmail.com)

Texte : Yann Quero

Illustration : Thomas Ioos

Maquette : Julien Dorvennes

ISBN 978-2-915869-12-5

Dépôt légal : novembre 2008



# Lucy in the Sky with Sioux

Si quelqu'un avait dit à Lucy qu'elle se retrouverait un jour dans un van dégingué et puant, entourée d'une bande d'Amérindiens et d'aliens, en direction des hémorroïdes du trou du cul du monde, le tout pour essayer de sauver la planète, elle lui aurait sans aucun doute ri au nez, voire balancé une claque qu'il n'aurait pas oublié de sitôt.

Non pas que Lucy ait été violente. Enfin, pas par nature, même si sa grande carcasse, animée de gestes vifs, laissait transparaître un tempérament nerveux et tourmenté. Reste qu'elle avait horreur qu'on se foute de sa gueule.

Pourtant, elle avait bien du mal à se défaire de l'idée que ce n'était pas ce qui était en train de lui arriver, en cet épouvantable matin de décembre 2012, alors que le ciel se voilait d'aurores boréales à faire pâlir de honte les plus grands créateurs de feux d'artifices.

Recroquevillée, genoux sous le menton, dans cette antiquité



roulante, vraisemblablement déjà vétuste au moment du festival de Woodstock, Lucy essayait de faire abstraction de tous ces hommes et d'oublier sa nuit sans sommeil, en laissant son esprit dériver par-delà la vitre opaque de rayures et de crasse vers les mornes plaines arides du Wyoming.

Du haut de ses cinq pieds et huit pouces, pour seulement quatre-vingt-dix-sept livres, son air d'échalas la rendait bien peu attrayante, sans même parler de la tâche de naissance lie-de-vin, grosse comme une pomme fripée, qui maculait sa joue gauche, ou de ses yeux enfoncés sous des orbites osseuses et proéminentes. Entre deux verres, feu son père lui disait souvent qu'elle ressemblait plus à un cheval décharné qu'à une jeune fille. Le pauvre. Comme elle avait pu le haïr, sans jamais pouvoir le quitter pour autant.

Son paternel était un sang-mêlé, un métis de Cherokee. Du genre que l'hybridation rend instable. Pas à son aise dans une réserve car le regard des Indiens restait toujours soupçonneux. Encore moins chez les Blancs, même s'il parvenait à passer assez inaperçu. La mère de Lucy était d'ailleurs une Blanche, ce qui faisait de la jeune fille une quarteronne au teint relativement clair. Lassée d'être traînée de galères en plans foireux, de cuites en parties de poker où tout l'argent du couple partait sur le tapis vert, sa mère les avait quittés un jour, alors que Lucy était tout bébé. La jeune femme ne se souvenait même pas du visage de sa génitrice. Les rares photos de famille avaient brûlé avec la caravane où ils habitaient dans le Kansas, quand elle avait à peine dix ans. Son père au moins ne l'avait pas abandonnée. Il était sa seule famille et, du plus loin qu'elle se souvenait, le seul qui l'ait supportée plus de quelques mois. Car Lucy n'était pas facile non plus. Le tempérament irascible des métis ? Ou tout simplement un mauvais caractère congénital ?

Tout au long de son enfance, son vieux Dad, comme elle l'appelait, l'avait traînée à travers le Middle West, au gré de la recherche d'éphé-



mères contrats de crève-la-faim : cow-boy dans le Montana, garde forestier dans l'Utah, ouvrier agricole au Missouri, moissonneur dans le Dakota du Sud... C'est dans ce dernier État que son paternel avait rencontré le triste point final de son existence, heurté par un tracteur alors qu'il cuvait un whisky frelaté au milieu d'un champ de blé dur. C'était il y a trois ans, en octobre 2009. Lucy n'avait pas pleuré lors de l'enterrement. Et si elle avait dû le faire, ç'aurait été de dépit de se retrouver toute seule, face à un cercueil en pin nu, sans autres témoins qu'un pasteur commis d'office. Pendant l'homélie, sa transpiration âcre emplissait la chapelle, tandis qu'un employé des pompes funèbres obèse dans un costume étriqué regardait les mouches bourdonner sur des vitraux ternes de saleté, en attendant que les choses se passent. La mise en terre avait été encore plus déprimante. Pelletées d'un sol de poussière mêlé de silex rebondissant en chocs sourds vers une assistance absente.

Son père avait été inhumé dans le plus triste des cimetières blancs de Rapid-City, la bourgade la plus raciste des USA. Lucy était restée dans cette foutue ville, non par attachement à ce lieu, mais parce qu'elle n'avait nulle part ailleurs où traîner ses savates. Elle avait vingt-et-un ans à l'époque, et venait de dégoter un job de serveuse dans un bar, le *Deadwood Bob's*. Un vrai saloon, comme dans les vieux westerns, avec portes battantes en bois qui grinçaient à chaque entrée et sortie. Et qu'est-ce qu'elles grinçaient ! Oh, Lucy ne s'en plaignait pas. Sinon, elle se serait retrouvée à la rue. Faut dire qu'au milieu d'une ville où quasiment tous les établissements appliquaient la règle tacite : « Interdit aux chiens et aux Indiens », le *Deadwood Bob's* était un des seuls saloons qui acceptait sans rechigner l'argent des peaux-rouges... Vu son origine, Lucy n'était pas raciste, enfin rien en tout cas à côté de 99 % des habitants de Rapid-City. Elle ne se vantait cependant pas d'être d'ascendance Cherokee. Dans le Dakota du Sud, les Indiens c'étaient surtout des Sioux. Mais il ne fallait pas dire *Sioux* devant



eux. Ils vous auraient sauté à la gorge. Le terme *Sioux* désignait un ensemble de tribus de la région. À ce qu'on lui avait raconté, le mot venait de la langue des Ojibwés, un autre groupe d'Amérindiens. Ça voulait dire « perfides serpents », guère à l'avantage des intéressés. Eux se déclinaient en tribus : Lakota, Nakota, Dakota, divisées en nombreux clans aux noms aussi imagés que « Cuisses brûlées », « Pieds noirs » ou « Deux fois bouillis ».

Si l'alcool n'avait pas eu tendance à les rendre un peu trop entreprenants, Lucy aurait plutôt eu de la sympathie ou au moins de la pitié pour ces pauvres bougres de Sioux qui venaient dilapider leurs rares dollars à coup de tournées d'eau-de-feu. En poussant même un peu ses sentiments, elle aurait peut-être été prête à se reconnaître une parenté avec eux, ces orphelins de patrie, venant noyer dans la gnole trafiquée la douleur de n'être plus que les survivants de grands peuples décimés, en territoire conquis par l'Homme Blanc. De vastes plaines s'étendaient autrefois à perte de vue du Wyoming à l'Indiana, parcourues d'innombrables troupeaux de bisons, terres vallonnées couvertes de prairies et de forêts et au milieu, les célèbres Black Hills, les « Collines Noires », terres sacrées des Sioux, qu'ils appelaient Paha Sapa.

Elles leurs avaient été confisquées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lors de la ruée vers l'or, à l'issue des dernières grandes révoltes indiennes. Dans un ultime sursaut de fierté, les Sioux avaient réussi à scalper le trop arrogant général Custer, avec tout son régiment, à Little Big Horn, la « Petite Grande Corne », en 1876. Pendant une quinzaine d'années, le retour de bâton n'en avait été que plus terrible. Les Tuniques Bleues s'étaient acharnées contre ces Peaux-Rouges qui osaient les défier. Jusqu'au massacre de Wounded-Knee, le « Genou Blessé », en décembre 1890. Des centaines de Sioux, vieux, femmes et enfants, avaient été liquidés, sans pitié, dans une neige qui s'était transformée en tapis de sang. Cet épisode avait sonné le glas des révoltes. Depuis,



les Sioux s'étaient résignés à vivre dans les réserves, aux marges de leurs riches terres accaparées par les visages pâles. Il ne leur restait plus que les Bad Lands, les « Mauvaises Terres », successions de fermes décharnées, envahies par le sable et les broussailles, entourées de palissades inhospitalières, reliées par des longs serpents de terre ocre ou d'asphalte défoncé qui traversaient de mornes étendues désertiques. C'est ce qu'ils avaient appelé : la fin de la vie et le début de la survivance.

Mais en ce mois de décembre 2012, la fin de la vie semblait devoir se précipiter. Un immense planétoïde fonçait à vitesse grand V vers la Terre. Le radiotélescope d'Arecibo, à Porto-Rico, avait été le premier à le détecter. Bientôt suivi par ceux de Pasadena et de tous les grands observatoires du monde : Sutherland, Mauna Kea, Pstoukhov, Cerro Paranal...

Un corps céleste de deux fois la masse de la Lune, venant de la constellation du Centaure, se dirigeait droit vers notre planète. Comme s'il l'avait visée délibérément. Impact prévu le vendredi 21 décembre 2012, à 23 heures et des poussières. Des poussières, c'est justement ce que la majorité des astronomes considéraient qu'il resterait de la Terre après la collision. En s'appuyant sur des incertitudes de trajectoire, et notamment sur un éventuel infléchissement de sa course par la masse de Jupiter, les plus optimistes voulaient croire qu'on pourrait éviter un choc frontal. Cependant, même ceux-là reconnaissaient que, dans le meilleur des cas, elle frôlerait la Terre d'assez près pour arracher l'essentiel de son atmosphère et de ses océans, en produisant des fractures dans l'écorce terrestre, suffisamment vastes pour engloutir des continents entiers.

Certes, ce n'était pas la version officielle. Au début de l'affaire, le président était apparu à la télévision pour garantir d'un ton rassurant que le météore K-22-317 passerait trop loin de la Terre pour susciter de gros dégâts. L'anonyme matricule K-22-317 était son nom *astrono-*



*mique*. Mais aux States, tout le monde l'appelait : Maya. En effet, en marge des dénis gouvernementaux, des fuites avaient vite laissé filtrer la réalité des angoisses. Comble de *coïncidence*, il s'était trouvé beaucoup de petits malins et de sectes opportunistes pour rapprocher ce 21 décembre 2012, jour prévu de l'impact, de celui de la fin exacte du calendrier des anciens Mayas. Des calculs aussi savants que contestés, réalisés par d'éminents archéologues, spécialistes es-sociétés précolombiennes, astronomes ou autres astrologues, attestaient que, bien avant l'arrivée des conquistadors, ce peuple précolombien avait prédit la fin du monde à cette date précise, à l'issue de cinq cycles de 5 200 ans. Cette prévision était d'autant plus préoccupante, que leur plus long cycle à rebours, l'alautun, remontait à 63 millions d'années, lorsqu'un aérolithe avait provoqué la disparition des dinosaures en s'écrasant sur la péninsule du Yucatán.

Lucy avait entendu des dizaines d'experts, des plus sérieux aux plus loufoques, portant costumes trois pièces, ponchos bariolés, casques en métal ou combinaison fluo. Tous assuraient que, de manière inexplicable (ou selon les plus barjots parce qu'ils auraient été en contact avec des aliens ou des voyageurs temporels !), les anciens Mayas avaient prévu depuis longtemps cet évènement sans précédent. Pour la première fois depuis 26 000 ans, le Soleil allait rejoindre l'intersection du plan de l'écliptique de la Voie Lactée, ou un truc du genre, pour former une croix cosmique, ce qui allait amener la Terre pile sur la trajectoire de  $\kappa$ -22-317. Là, les versions divergeaient. Les cools avançaient qu'au lieu d'un choc, un miracle allait se produire, qu'on allait entrer dans un nouvel âge d'or de fraternité humaine. Les millénaristes pronostiquaient la destruction du monde dans la douleur, le feu et le sang. Inutile de dire qu'après la confirmation définitive de l'arrivée de Maya, les seconds avaient nettement pris l'avantage chez les bookmakers.

Lucy n'avait jamais cru à toutes ces histoires de religions, de spiri-



tualité et encore moins de prophéties ou d'annonces de l'apocalypse. Son père était un mécréant acharné, un matérialiste irréductible et même fanatique ! Et elle avait reçu ça de lui. Il rejetait en bloc les croyances de sa moitié Cherokee et se montrait plus cynique encore envers les religions des Blancs. Qu'il soit sobre (ce qui était rare) ou plus ou moins parti dans des élucubrations éthyliques, il ne manquait jamais de sarcasmes contre ses frères indiens qui prêchaient le renouveau des traditions, ou contre ces culs-bénis de pasteurs et ces mal-baisées de dames-patronnesses qui vendaient des tartes aux myrtilles à la kermesse annuelle afin de réunir des fonds pour les nécessiteux. Ça ne l'empêchait d'ailleurs pas d'aller les trouver quand il avait bu ou joué l'argent de sa future paye.

– Pisqu'y sont assez cons pour donner du pognon à d'pauvres pêcheurs com' moi, disait-il, pourquoi j'les aiderais pas à croire qu'y vont sauver leur âme en m'faisant la charité...

Baptistes, pentecôtistes, presbytériens, évangélistes, catholiques, il allait tous les voir, pourvu qu'il puisse glaner quelques dollars pour lui ou sa pauvre fille orpheline chérie, qu'il n'hésitait pas à exhiber lorsque les bienveillants samaritains commençaient à se montrer réticents. Ça expliquait aussi leur itinérance d'État en État, de l'Oregon à la Floride. À force, cet opportunisme finissait par se savoir. Lucy avait un peu honte, mais elle n'avait pas envie de rester le ventre vide. Contaminée par la mécréance de son paternel, elle n'avait pas accepté de se joindre aux chœurs des enfants de la paroisse, ni aux séances de prières publiques auxquelles elle avait été régulièrement conviée étant gosse. Quant aux totems de son quart d'ancêtre, sa majorité de gènes Yankee les avait une fois pour toutes relégués dans le registre des *croyances de sauvages*.

Alors, autant dire qu'au début du mois de décembre 2012, quand les médias avait reconnu la fin inéluctable de la Terre, Lucy ne faisait pas partie de ceux qui étaient partis se confesser à l'église, se flageller



pour expier leurs fautes en attendant le jugement dernier ou effectuer un pèlerinage vers les anciens sites sacrés. Sûr que ça lui avait fait quand même drôle. C'était flippant de se dire que tout allait s'arrêter brusquement, dans quelques semaines. Finalement, ça n'allait pas être la lente agonie du réchauffement climatique, ni les famines grandissantes à mesure que la Terre n'arriverait plus à nourrir ses enfants, mais un simple et bête feu d'artifice. *Boom...* Son sommeil s'en était également ressenti. Elle n'était toutefois pas tombée en catalepsie. Elle n'avait pas sombré dans un quelconque délire, comme tant d'Américains. Lucy avait continué de servir à boire au *Deadwood Bob's*. Sans doute parce qu'elle ne voyait rien de mieux à faire. Elle bossait même d'avantage que d'habitude, car beaucoup laissaient désormais leurs scrupules au vestiaire.

Cela dit, en dépit de la violence traditionnelle des villes de l'Ouest profond, Rapid-City avait été relativement épargnée par les troubles. Surtout à côté des émeutes, autodafés ou immolations par le feu qui balayaient toutes les grandes cités, de New York à San Francisco en passant par Chicago, sans parler de ce qui se déroulait en Europe et des immenses vagues de suicides collectifs qui bouleversaient l'Asie. Était-ce un vestige du *bon sens* nord-américain ? L'application de la devise inscrite sur les dollars : *In God we trust\** ? De l'inconscience ? Ou bien la résignation de gens qui vivaient encore à proximité de grands espaces et auxquels la nature avaient permis de conserver un vestige d'humilité ?

Bien sûr, les médias avaient continué à distiller de fragiles et peu crédibles messages d'espoir. À la tête d'une coordination mondiale, la NASA aurait été en train de coordonner l'envoi d'une série de navettes et de missiles balistiques chargés de bombes thermonucléaires,

---

\* Nous croyons en Dieu.





afin d'aller à la rencontre de K-22-317. En contrepoint, les networks alternatifs ne se privaient pas d'ironiser que, même si on parvenait à réunir assez d'explosifs pour faire péter un planétoïde de cette taille, vu les délais, ça se déroulerait dans le voisinage immédiat de la Terre, bien trop près pour que des débris titanesques aient la moindre chance de se disperser.

Alors Lucy continuait à verser des whiskies, des tequilas, des rhums, des scotchs *on the rocks* et de plus en plus un nouveau cocktail spécial : le *Maya express*, composé de Gin, de piment rouge de Cayenne et d'éthanol pur. Du véritable TNT-liquide ! De quoi vous exploser les neurones et vous faire oublier pour quarante-huit heures que le sablier du temps n'avait plus beaucoup de grains à laisser filer.

Quatre *Maya express*, c'était justement ce que venait de commander un groupe attablé dans un coin obscur de la salle, en ce 20 décembre 2012, veille du crépuscule de l'humanité. À part ces types, le bar était quasiment vide à cette heure de l'après-midi. Trois Indiens assez passe-partout, comme elle en avait déjà vu des milliers, avec un gars bizarre, petit, sous un manteau beige trop grand, au col relevé, couvert d'un chapeau gris vissé sur la tête jusqu'aux yeux. Tout à fait le genre conspirateurs, mais Lucy s'en foutait. Du moment qu'ils ne faisaient pas d'histoires dans le saloon et qu'ils alignaient les dollars. Un des Indiens l'avait interpellée pour passer commande. Un Lakota à en croire son accent. Faut dire que Rapid-City était située au carrefour de plein de réserves sioux : Pine Ridge et Rosebud à l'Est, Standing Rock et Cheyenne River au Nord.

La radio jouait *Blue Eyes Crying in the rain*, de Willie Nelson, un air qui l'avait toujours fait chialer depuis qu'elle était même :

*In twilight glow I see her  
Blues eyes crying in rain  
When we kissed goodbye and parted*



*I knew we'd never meet again  
 Love is like a dying ember  
 And only memories remain\**

Dans ses rêves, Lucy avait aussi les yeux bleus, même si en réalité son quart Cherokee lui avait légué des mirettes brunes. Elle dérivait vers un moment d'oubli nostalgique, à se laisser bercer par des espoirs d'amours de midinette, qu'elle avait plus souvent fantasmés que vécus, quand ce con avait tout gâché. L'Indien, qui avait commandé les quatre *Maya express*, un gros costaud à l'air balourd, l'avait appelée *wincicala*. Ça ne lui avait vraiment pas plu. Lucy ne parlait pas lakota, mais, au gré des rencontres occasionnelles avec des cousins ou amis amérindiens de son père et à force d'en fréquenter au bar, elle avait fini par apprendre quelques bonnes poignées de mots dans un paquet de langues. *Wincicala*, ça signifiait « jolie fille ». Même complètement bourrés, c'était un surnom que peu de Lakotas lui auraient donné sans sarcasme ou idée vicelarde derrière la tête.

– Okay pour les Mayas, espèce d'iyeska, avait-elle répondu du ton traînant de celle à qui on ne la fait pas, mais garde tes insanités pour les wasicuns qui jactent pas ta langue.

Les *wasicuns*, c'est comme ça que les Sioux appellent les hommes blancs. Quant à *iyeska*, ça voulait dire « métis ». Même si avec le temps peu de Lakotas pouvait prétendre être des *sangs purs*, la plupart considéraient comme une insulte d'être traités d'iyeska. Furi-bard, le gros balourd s'était d'ailleurs dressé rageusement, envoyant

---

*\* Je la vois dans le crépuscule rougeoyant  
 Yeux bleus pleurant en pluie  
 Quand nous nous sommes embrassés et séparés  
 Je savais que nous ne nous reverrions jamais  
 L'amour est comme une braise mourante  
 Et seuls les souvenirs demeurent*



sa chaise valdinguer cinq pieds plus loin. Mais un autre Indien à sa droite l'avait retenu d'un geste vif, empoignant son bras d'une main de fer. Celui-là avait un drôle d'air. Pas dans son apparence globale, qui n'avait rien d'extravagant ni du cliché pour touristes. Pas de bandeau ni de plumes sur la tête, ni de vêtements en peau de daim à franges. Ç'aurait pu être un Lakota standard, en jean et chemise à carreaux, basané, cheveux noirs un peu crasseux, visage déjà buriné. Un type dont il était impossible d'évaluer l'âge, entre trente et cinquante ans, avec une odeur sauvage, mélange de sueur et d'herbes brûlées. Mais dans son regard... Deux billes noires, profondes comme une soirée sans lune, qui paraissaient pétiller à la manière d'un arc électrique de transformateur survolté.

Après l'incident, leur conversation avait continué à voix basse, jusqu'à ce que Lucy revienne avec son plateau chargé de quatre verres de liquide translucide, marbré de zébrures sanguines. D'un coup de torchon symbolique, elle avait étalé les traces poisseuses laissées par les clients précédents, provoquant l'envol paresseux de quelques mouches aux reflets verdâtres. Quand elle avait posé les boissons sur la table, l'Indien aux yeux de nuit s'était tourné vers elle. Comme un puits sans fond, une plongée dans le néant d'un trou noir.

– Excusez mon compagnon, mademoiselle, fit-il sur un ton étonnamment sélect. Il ne voulait pas vous offenser. Il ignorait que vous pouviez comprendre notre langue.

Lucy n'en revenait pas. Cet Indien parlait comme un livre d'anglais d'Angleterre, ou comme quand la télé passait des vieilles pièces de théâtre de Shakespeare ou d'autres auteurs de l'antiquité. Un Indien qu'avait dû étudier à Oxford ! Elle en croyait pas ses oreilles.

– Y'a pas d'mal, parvint-elle à articuler la gorge serrée. Ça f'ra quatorze bucks cinquante'.

Un mouvement gêné parcourut le groupe. Encore des fauchés se lamenta-t-elle intérieurement. Mais le quatrième type, le non-Indien



bizarre, finit par réagir. D'une main blafarde, il tendit une coupure de cent dollars, en ajoutant :

– Servez-nous donc une autre tournée, et apportez aussi une bouteille de Mezcal et un cinquième verre, Mademoiselle... comment déjà ?

Lui aussi avait des yeux étranges, sous son chapeau aux larges bords, des iris presque dorés dans une face trop blanche de gars qu'aurait pas vu le soleil depuis des semaines. Avec en prime une voix rauque et fluette en même temps, genre celle d'un Mexicain asthmatique. Un Latino albinos en cure aux States ? Peut-être, vu son teint et qu'il venait de commander une bouteille de Mezcal. Ou alors un type frappé de cette maladie génétique rare des enfants-lune ? Va savoir... Lucy était troublée. D'habitude, elle envoyait balader ceux qui l'interrogeaient comme ça, sur son nom ou sur ce qu'elle faisait après son service... Cette fois, elle ne put s'empêcher de balbutier :

– Lucy... avant d'empocher le billet et de partir se réfugier de l'autre côté du comptoir.

Hyper trop neuf, se dit-elle en examinant discrètement la coupure à l'effigie de Benjamin Franklin. Comme juste sortie des presses de Fort Knox, mais apparemment authentique... Le plus incroyable c'est que quand elle leur avait amené la deuxième tournée et la double pinte de Mezcal, ils l'avaient invitée à se joindre eux et qu'elle n'avait pas refusé. Heureusement Bob, le patron, était parti pour une semaine à Aberdeen. Il ne risquait pas de rappliquer à l'improviste. Quant à savoir pourquoi elle avait accepté de s'asseoir avec des clients ? C'était formellement interdit. En plus, elle aurait préféré crever que de risquer de passer pour une entraîneuse de saloon, une *Mary-couche-toi-là* ou encore pire une *Squaw-laisse-toi-faire*. Était-ce cette ambiance de fin du monde, lancinante comme un mal de dents diffus ? Ce sentiment oppressant de gouffre devant soi, qui faisait que plus rien n'avait d'importance ? Ou bien alors les yeux de ces étranges buveurs.



Le balourd, elle l'avait catalogué dès le départ. Son jugement n'était pas prêt de changer. En revanche les trois autres avaient quelque chose de pas banal. C'est le Lakota aux yeux de puits sans fond qui les présenta, celui qui avait retenu son copain et qui jactait l'Oxford. Lui c'était Black Horse, « Cheval Noir ». À le regarder de plus près, sans doute dans les quarante piges et assez beau gosse. Le balourd, s'appelait Crazy Bear, « Ours Fou ». Rien à dire là-dessus, sa mère avait eu de l'instinct. Celui qu'elle supposait être un albinos mexicain se nommait José.

Quant au quatrième, c'était un vieux Cheyenne ratatiné répondant au nom de Loup Gris. De fait, sous des cheveux intensément blancs, son visage prognathe mimait celui d'un canidé dont les innombrables rides et sillons striant les pommettes ou le front auraient pu être autant de poils incrustés dans sa peau. Le cinquième verre était pour elle. Ils lui avaient versé un Mezcal, puis deux, puis trois. C'était bien le minimum nécessaire pour entendre ce qu'ils avaient à lui dire, sans qu'elle parte en hurlant.

José, qu'elle avait pris pour un Mexicain albinos, était en fait un alien venant d'une planète lointaine. Tournant autour de *Beta-quelque chose*, dans la constellation d'Orion. Il connaissait bien la Terre pour y avoir séjourné des siècles auparavant. C'étaient même des amis à lui qui avaient enseigné aux Mayas les subtilités du calendrier et de l'astronomie. Leur civilisation était techniquement super-puissante et n'aurait sans doute eu aucun mal à réduire K-22-317 en chair à pâté, d'un coup de turbo-laser ou d'appareil quantique dont elle ne comprit pas les détails. Sauf qu'ils avaient une culture hyper-fataliste. Des non-interventionnistes rigides qui refusaient de perturber l'ordre de l'univers, raison pour laquelle ils nous observaient depuis longtemps, sans s'être jamais montrés, sauf quand quelqu'un apercevait la queue d'un OVNI. Que la Terre, avec toutes ses espèces y compris les humains, soit amenée à disparaître les chagrinait profondément. Pour



tant, ils n'étaient pas prêts à bouger le petit doigt pour l'empêcher. L'équivalent de leur auriculaire était un sixième petit doigt, dont la présence aux deux mains de José avait contribué avec le Mezcal à ce que Lucy ne les foute pas tous les quatre dehors.

Bref, à la veille d'un crash cosmique, l'humanité n'aurait guère été plus avancée avec des *amis* pareils, si ce n'est qu'il y avait de la dissidence chez les aliens. Quelques renégats refusaient cette attitude résignée et désiraient sincèrement nous sauver. Le hic, c'est que leur science était confisquée par les dirigeants. La seule assistance qu'ils pouvaient offrir consistait à aider les humains à utiliser leur force spirituelle pour repousser le planétoïde.

Là, Lucy avait eu besoin de deux Mezcals supplémentaires pour ne pas se frapper la tête contre les murs ou partir d'un fou rire dément. De fait, d'après José, qui s'appelait en réalité Gniltzomee, ou un truc du genre, les humains s'étaient trop concentrés depuis quelques temps sur le matérialisme et la manipulation simpliste de la matière, qui leur permettait au mieux de briser quelques atomes pour produire un peu d'électricité et pas mal de dégâts collatéraux.

Dans leur immense majorité, les hommes avaient oublié des énergies bien plus puissantes qui traversaient la Terre et leurs corps. Pratiquement plus personne n'était capable de maîtriser ces forces, même si une poignée d'anciens gardait quelques pouvoirs de guérison ou de divination comme ce Loup Gris qui la fixait avec une attention plus soutenue que ce que n'aurait mérité son statut de serveuse de bar. Ces aliens renégats se disaient prêts à aider les peuples encore en liaison avec les puissances de l'univers, afin de fédérer leurs efforts dans le but de tenter de repousser k-22-317. Pour cela, ils avaient besoin de personnalités à l'énergie interne hors du commun, ce que Black Horse et Loup Gris avaient détecté en elle.

À tout autre moment de son existence, Lucy les aurait envoyés paître. Ils pouvaient n'être qu'une bande de barjots d'une énième



secte apocalyptique draguant des filles en vue d'une partouze géante en attendant l'anéantissement final. Au lieu de ça, sans doute sous la pression de l'image de Damoclès de Maya, elle craqua. Elle éclata en sanglots, pleurant bien plus que lors de la disparition de son paternel, avant d'accepter de se joindre à eux.

C'est comme ça que Lucy avait passé la nuit du 20 au 21 décembre 2012 dans un van dégingué, puant la moisissure et la sueur, avec une radio brillante, entourée d'une dizaine d'Amérindiens et de trois foutus aliens, en direction du coin le plus déshérité de la planète, avec pour objectif totalement improbable de sauver la Terre. Le trou perdu en question, que beaucoup à Rapid-City appelaient aussi la « verrue », avait un nom plus officiel : *La Tour du Diable*.

Rudement bien nommée pour le décor de la fin du monde. Avec les quatre portraits des présidents des USA sculptés dans le Mont Rushmore, c'était devenu l'attraction principale des anciennes Collines Noires sacrées des Sioux, surtout depuis que Steven Spielberg en avait fait le point d'arrivée de ses vaisseaux spatiaux dans son film *Rencontre du troisième type*. José glissa d'ailleurs à l'oreille de Lucy que Spielberg avait été briefé par un des leurs, afin de préparer les humains à ce moment difficile. Les Lakota, eux, appelaient cette montagne *Mateo Teepe*, l'« abri de l'ours », en raison de profondes entailles verticales dans cette immense masse de basalte sombre. Les géophysiciens américains l'avaient classée dans la docte catégorie des *necks*, des tours de lave solidifiée autrefois à l'intérieur d'un cône volcanique mais mis à nu par l'érosion. Les Lakotas racontaient qu'en réalité, il s'agissait d'un tremplin vers *Wakan Tanka*, le « Grand Esprit », d'une antenne pour communiquer avec le créateur et maître de l'Univers.

Au fur et à mesure que le van approchait de sa destination, à la lumière d'un lever de soleil qui révélait un ciel hallucinatoire, la circulation se faisait plus dense, route encombrée de centaines de véhicules



méconnaissables à force d'avoir été bricolés, camionnettes rongées de rouille, breaks à la peinture désagrégée, side-cars rafistolés et surbondés. Des milliers d'Indiens se dirigeaient vers cette masse de pierre striée, soulevant des nuages de poussière ocre rouge. Lucy n'aurait pu les reconnaître tous, mais Black Horse les lui présentait en pressant la main sur son épaule : Apaches, Comanches, Navajos, Creeks, Cherokees, Pueblos... On aurait dit que toutes les nations amérindiennes s'étaient donné rendez-vous en ce lieu perdu. Vêtus d'anonymes vêtements occidentaux ou en tenues coutumières... Sioux coiffés de plumes, Iroquois à la crête drue, Algonquins au visage marqué de peintures rouges et noires, Cheyennes en costumes de peau... hommes, femmes, enfants, vieillards...

Les pentes massives et verticales du cylindre de pierre se profilaient maintenant nettement au milieu du pare-brise, surgissant d'une forêt de conifères au vert étrangement délavé sous un ciel rougeoyant de spirales fugitives. Ses rainures profondes, trop régulières pour être seulement géologiques, dessinaient un code barre elliptique, message du fond des âges, laissé par des forces supranaturelles ou par des aliens soucieux de témoigner de leur passage. Paradoxalement ce n'était pas ces foules ni cet intrigant monument minéral qui touchaient le plus Lucy, mais la chaleur de la main de Black Horse, posée sur son épaule.

Intérieurement, elle se traitait de gourde, de cruche, de grue et d'autres noms d'oiseaux. Elle n'avait rien trouvé de mieux que de s'amouracher d'un peau-rouge, juste au moment où la planète allait péter. Était-ce l'instinct le plus fondamentalement viscéral de l'espèce qui la poussait à rechercher un mâle pour se reproduire à l'approche de la mort ? Ou juste l'envie de s'envoyer en l'air, comme elle l'avait trop rarement fait ? En tout cas, contre toute attente, en dépit de son physique ingrat, elle voulait croire que ce Cheval Noir aux yeux de puits sans fond n'était pas insensible à sa présence. C'est à ce moment



que la radio du van se mit à débiter à tue-tête un tube, longtemps insupportable à ses oreilles :

*Picture yourself in a boat on a river  
With tangerine trees and marmalade skies  
Somebody calls you, you answer quite slowly  
A girl with kaleidoscope eyes  
Lucy in the Sky with Diamonds...*

Cette chanson avait martyrisé son enfance, litanie entonnée ou sifflée par tous les sales gamins qui voulaient la taquiner. Avec la Lucy préhistorique, le refrain des Beatles n'avait cessé de persécuter une adolescence qui, vu son physique, n'en avait vraiment pas besoin. Pourtant, à son grand étonnement, la chanson ne provoqua pas le sentiment de rejet qu'elle suscitait d'habitude. Peut-être parce que l'approche de plus en plus inexorable de κ-22-317 donnait effectivement au ciel une tonalité de marmelade à l'orange ?

– Pour nous les renégats, glissa José dans un souffle rauque à l'oreille de Lucy, les Beatles ont été les meilleurs messagers, avec Spielberg bien sûr. Ils nous ont aidés à préparer l'humanité à cet instant crucial. Saviez-vous que Lucy était aussi le nom d'une étoile ?

La jeune femme secoua la tête négativement. Ça, on ne lui avait pas encore fait.

– C'est une naine blanche, appelée BPM 37-093, située dans la constellation du Centaure, à environ cinquante années-lumière du système solaire. Là d'où vient Maya... Étonnante coïncidence non ?

---

*\* Imaginez-vous dans un bateau sur une rivière  
Avec des arbres mandarine sous des cieux marmelade  
Quelqu'un vous appelle, vous répondez très lentement  
Une fille avec des yeux de kaléidoscope  
Lucy dans le ciel avec des diamants...*



José avait retiré son chapeau, de même que les deux autres alien-rénégats à l'épiderme blafard qui l'accompagnaient. Leur face d'ET en plastique l'aurait faite pisser de rire si la situation n'avait pas été si angoissante. Qu'avait bien voulu dire cet extraterrestre avec son histoire de constellation du Centaure ? Le van s'arrêta brusquement avant que Lucy n'ait eu le temps de réfléchir plus avant.

– La *Wovoca* est en train de s'achever indiqua Black Horse. C'est la danse des Esprits qui précède notre danse du Soleil. On arrive juste à temps !

Au pied de la montagne, un cercle approximatif avait été délimité par des rochers. Tambours, sifflets, crécelles, fumée de cèdre et de sauge, mélopées, cris. Une centaine d'Indiens effectuaient des rotations cadencées, en costumes ornés d'étoiles, de lunes, de dessins d'animaux et de plumes d'aigles. Le sol sableux était divisé en quatre quarts par une croix noire. Régulièrement, les participants s'arrêtaient, attrapaient de minuscules boules vertes dans un plat en terre, puis reprenaient leur danse litannique. Certains tombaient au sol, pris de tremblements ou de convulsions. D'autres lançaient un cri et sautaient dans le cercle pour se joindre à la ronde bouillonnante.

– C'est du peyotl ? fit la jeune femme à Black Horse, en réprimant un frisson.

Elle avait entendu tellement d'histoires d'Indiens rongés par les stupés. Ça la faisait toujours frémir, même si désormais tout cela n'avait plus d'importance.

– Sois sans crainte, répliqua le Lakota aux yeux noirs en la poussant doucement vers les danseurs. Pour nous Lakotas, Peyotl est un ouvrier d'esprit. Le bouton de peyotl est vivant. C'est notre grand-père. Il n'a pas de bouche, mais il parle. Il n'a pas d'yeux mais il voit. Bien que sans oreilles, il entend et surtout il fait écouter. Peyotl permet d'accéder au pouvoir unificateur. Mon oncle disait que c'est une ligne directe avec Wakan Tanka. Celui qui en ingère peyotl peut se



rendre dans la Voie Lactée, le terrain de chasse éternel, et communiquer avec les forces de la Nature. Ce sont les wasicuns qui en ont fait une drogue, pas nous. Même si tu ne le perçois pas encore, ces hommes et ces femmes sont en train de danser avec la Lune pour nous ouvrir le passage. Vas-y prends-en et suis-moi, fit-il en balançant dans sa bouche trois ou quatre têtes du petit cactus épineux.

– Et si je ne veux pas ? s'écria Lucy soudain paniquée.

Tout allait si vite. Tout cela lui faisait peur. Black Horse la regarda comme personne ne l'avait jamais fait auparavant, mélange de supplication, de tendresse et de résignation.

– Nous avons besoin de toi, Lucy. J'aimerais pouvoir t'expliquer pourquoi et comment, mais la moitié d'une vie d'initiation a été nécessaire pour que je commence seulement à le saisir. Il faut que tu me croies.

– Désolée, gémit-elle, je ne veux pas. Je ne peux pas...

Une force intérieure se révoltait. Ça allait tellement à l'encontre de sa vie. Tout ce qu'elle avait toujours refusé, la religion, les hommes, les Peaux-Rouges, son père... Elle, la jeune fille trop grande et trop maigre, à la tache lie-de-vin sur la joue, dont tous les garçons se moquaient, sauf quand ils avaient suffisamment bu pour envisager sans état d'âme de la sauter...

– Lucy, fit Black Horse d'une voix intensément douce, en lui prenant la main. Comment te dire en quelques mots ce que notre peuple a mis des dizaines de siècles à apprivoiser. J'ai étudié en Angleterre, mais je partage les croyances de mes ancêtres. A fortiori quand la science des Blancs est impuissante. Nos légendes racontent qu'une femme est à l'origine de la civilisation Lakota, femme-bison blanc, Ptehincala Sanwin, aussi nommée Wohpe, l'étoile filante, la fille de Wi le Soleil et de Hanwi la Lune. C'est elle qui est venue sur Terre pour nous apporter le calumet rituel et nous enseigner les cérémonies sacrées. Elle est l'un des seize aspects de Wakan Tanka. Lorsque les



nôtres se lancent dans la danse du Soleil, l'esprit de Wohpe revient en nous et sa force est plus grande que toutes les énergies mécaniques ou atomiques des wasicuns. Aujourd'hui, nous ne pouvons nous contenter de la seule invocation de cette divinité. Nous avons besoin d'une force vraiment plus forte. Loup Gris et moi pensons qu'elle est en toi. Sois notre étoile filante.

– Mais j'ai peur ! cria-t-elle d'un ton à la limite de l'hystérie.

– Tu ne connais pas la devise des Lakotas ? lança-t-il en regardant droit en elle : « *Aujourd'hui est un beau jour pour mourir.* » Mais seul Wakan Tanka connaît ce jour pour chacun d'entre nous.

Puits sans fond, trou noir oculaire, descente aux enfers de l'obscurité infinie. Comment résister à ces yeux. Surtout alors que tout allait devenir vain d'ici si peu de temps. Lucy saisit une poignée de boules vertes. Leur goût âcre généra une grimace sur ses traits, accompagnée d'un bref élan de nausée, puis d'une bouffée de chaleur. Une chaleur douce, apaisante. Rien à voir avec l'effet du joint qu'un copain d'école lui avait fait goûter une fois.

– La danse des Esprits est achevée, ça va être notre tour, reprit Black Horse, sourire complice aux lèvres.

Visage luisant de transpiration, des groupes d'Indiens entonnaient une litanie sans parole, murmure venant du fond des gorges et des âges, à peine troublée par les gémissements de quelques danseurs allongés au centre du cercle. Non loin d'un brasero, un poteau avait été dressé. Le haut de ce mât, d'où pendaient trois cordes, était relié à une étrange toile d'araignée. Entrelacement de filaments argentés, traversés d'étincelles, se prolongeant en une coulée diaphane vers le sommet de la Tour du Diable. Ainsi liée au poteau, la Montagne paraissait presque respirer, au rythme de la musique.

Loup Gris, le vieux Cherokee du saloon, leur fit signe d'avancer. Lucy fut surprise de constater que José les avait rejoints. Le petit alien, qu'elle avait initialement pris pour un Mexicain albinos, avait



retiré la partie supérieure de ses vêtements. Sa poitrine caverneuse et ses membres torsadés mettaient définitivement un terme à toute velléité de le raccrocher à l'espèce humaine. Black Horse aussi avait retiré sa chemise, montrant des marques et cicatrices profondes sous cette lumière de fin des temps.

Sans qu'on ait besoin de lui demander, Lucy se débarrassa de son tablier, de son chemiser et même de son soutien-gorge. Peut-être la désinhibition liée au peyotl ? Même si ça devait finir en partouze, il y avait pire destin que lâcher son dernier souffle dans les bras de ce Cheval Noir aux yeux sans fond.

Le murmure s'était mué en chant :

*Tunkasila, hoye wayinkte  
 Namahon yelo  
 Maka sitominyan  
 Hoye wayinkte  
 Mitakuye obwaniktelo  
 Epelo\**

De sa courte silhouette blafarde, José s'était approché du mât. Loup Gris s'empara d'une des trois cordes. Elle se prolongeait par des lanières en cuir munies de crochets, en forme de serres d'aigles. Les griffes artificielles s'enfoncèrent dans la chair, deux sous les clavicules, deux sous les côtes flottantes, laissant couler un liquide doré. Puis ce fut au tour de Black Horse. Le Lakota se laissa percer sans rien dire, les crochets suintant d'un sang lourd. Ses yeux ne quittaient pas

---

*\* Grand-père, ma voix s'élançe vers toi  
 Entends là  
 Dans tout l'univers  
 Ma voix s'élançe vers toi  
 Avec tous les miens je vivrais  
 Je le dis*





Lucy, en une supplication hypnotique. Cette fois, la jeune femme ne se dégonfla pas. D'un pas décidé, elle se plaça devant le vieil indien. Bombant sa poitrine en air de défi. Déchirure, douleur lorsque le métal fouailla en elle. Arrachement. Mais le regard de Black Horse lui aurait permis de tout supporter.

Le grondement sourd et profond des tambours martelait l'air, envahissant les corps et les âmes. Son écho épousait les pulsations des cœurs jaillissant en retour du martèlement de milliers de pas cadencés et d'innombrables cris fervents. Tambours, crécelles, flûtes, mais aussi harmonicas, guitares, cymbales... fusaient de toutes parts en un tumulte assourdissant, mélodies archaïques ou envolées sauvages.

Les trois silhouettes dépareillées s'étaient mises à danser doucement, l'alien à l'air rachitique et diaphane, le Lakota trapu et la femme osseuse, en un ballet qu'en d'autres temps on aura pu qualifier de macabre. D'un pied sur l'autre, au rythme des litanies qui avait repris... *Nitatunkasila tawakunze kin wakan yelo... Tunkasila eya ca namahun we...*

Les cordes s'étaient tendues, longs ombilics artificiels, accrochés aux poitrines des danseurs, qui s'étaient mis à tourner, autour du mât, tandis que la foule scandait toujours plus vivement *Miye yelo... Miye yelo...* Le vent s'était levé et semblait accompagner leur mouvement en tourbillons de poussière. Leur course saccadée s'accélérait, devenait frénétique.

Les pieds de José perdirent contact avec le sol. Un instant, il flotta légèrement au-dessus du sable, puis retomba. À son tour, Lucy sentit ses pieds quitter la terre, seulement retenue par les crochets qui tiraient et déchiraient ses muscles. Ils restèrent plusieurs minutes à tourner dans les airs, traversant les volutes de fumée des braseros. Et puis ce fut le noir. Non pas l'obscurité absolue, mais une noirceur piquetée de points brillants, comme des diamants.

Lucy tourna les yeux vers sa gauche. José et Black Horse la regar-



daient en souriant.

– Ça, c'est la Voie Lactée, souffla José en un murmure d'haleine glacée. La galaxie où se trouve votre soleil. Vue de l'extérieur, elle forme une spirale. Quand on la regarde par la tranche, cela fait un amas un peu laiteux, contrairement aux autres étoiles qu'on distingue mieux. Là, c'est *Beta Eridani* d'Orion, d'où je viens.

– Waow, laissa échapper Lucy dans un émerveillement de naïveté. J'en ai jamais vu autant. Combien d'étoiles y'a dans l'univers ?

– Nous n'avons pas encore eu le temps de tout répertorier, s'excusa José. Au dernier décompte, il y a environ cent vingt-cinq milliards de galaxies comprenant chacune cent milliards d'étoiles environ.

Lucy renonça à calculer. Les maths n'avaient jamais été son fort. Pour se repérer dans ce ciel nocturne, elle chercha des yeux la grande Ourse, aussi appelée Grande Casserole Cosmique. Cela paraissait vaste comme l'infini... Soudain, traversée d'une ombre d'inquiétude, elle s'étonna :

– Je ne vois pas Maya.

– Elle est tout près, glissa José. Mais elle arrive de l'hémisphère Sud du ciel. Il va falloir virer à droite. Attention, suivez-moi. Mais pas trop vite. Je commence à fatiguer.

Comme si ça avait été naturel, Lucy emboîta la trajectoire de l'alien. Était-ce l'effet du peyotl ? Tout lui paraissait familier. Elle percevait le sens profond des choses. Juste avant de découvrir l'horreur. Maya se ruait vers eux. Sphéroïde grisâtre. Surface granuleuse entaillée de fractures, grêlée de cratères. Précédé d'un grouillant essaim de glace, de roches et de particules. Celles qui provoquaient les aurores nocturnes aux fluorescences citronnées.

De la Terre, justement, s'expulsait un minuscule escadron de mouchérons aux reflets d'acier. Couple de navette et myriade de fuselages cylindriques à tête chercheuse. Une série d'étincelles jaillit. Réactions en chaînes fusant à travers l'éther en fragments de pluto-



nium. Vaines explosions nucléaires ayant à peine désagrégé de volatiles masses gelées, avant-coureurs de l'immense Maya porteuse de sa trajectoire de néant inexorable.

Suffocation. Frissons. L'air manqua à Lucy, oppressant sa poitrine, comme un million de lingots de plomb. Leur entreprise n'était qu'une folie délirante. Toutes les nations techniquement avancées n'étaient pas parvenues à érafler Maya. Comment un Lakota mystique, un alien tuberculeux et une serveuse de saloon pouvaient-ils espérer faire ne serait-ce qu'autant, c'est-à-dire moins qu'une égratignure de chaton à un taureau. Son regard empreint de désespoir chercha José. L'alien paraissait encore plus blafard que la veille, sous cet éclairage de soleil lointain. Et encore plus fragile et las, même si elle avait saisi que leur présence en ce lieu était plus immatérielle que physique. Cheval Noir n'en menait pas large non plus.

– Dérisoires bâtons de feu, ironisa-t-il d'une voix mal assurée. On a toujours eu tendance à surestimer ces visages pâles.

– Maladroit en effet, renchérit José d'un air sombre, en regardant Lucy du coin de l'œil. Affronter de tels fléaux est impossible à l'embouchure. Cela ne peut se faire qu'à la source, à l'origine.

– Vous voulez dire depuis la Constellation du Centaure ? demanda timidement la jeune femme, en pressentant fugitivement l'avenir. C'est celle d'où vient Maya, n'est-ce pas ? Celle où se trouve mon étoile... Où est-elle ?

– Là bas, haleta José. Tout droit vers cette lumière qui clignote irrégulièrement. Allez-y tous les deux. Moi, je suis trop vieux. Je n'ai plus la force.

Comme par jeu, Lucy s'élança, talonnée par Black Horse. Jamais elle n'avait ressenti ce plaisir, cette complicité avec un homme. Sans doute avait-elle trop refoulé le quart d'Indienne en elle. Le Lakota la doubla, lui décochant un clin d'œil, flèche de moquerie. Mais ce n'était pas méchant, juste une invite à se surpasser, à aller toujours



plus vite et plus loin.

Alors Lucy accéléra, au point de dépasser son compagnon, de le laisser complètement sur le carreau. Dans un pincement de cœur, elle le vit trébucher, tomber, la poitrine déchirée par les crochets. Une partie d'elle-même aurait voulu ralentir. Pour sauver *son* homme. Pourtant, une autre l'obligeait à filer sur la Voie Lactée, la piste des anciens chasseurs, le chemin des Esprits qui marquait la route à suivre.

Ses foulées franchissaient les nébuleuses vers une lumière toujours plus intense, l'essence de la clarté. Ses pieds se détachaient de son corps. Et pourtant, elle continuait. Ses jambes, ses bras restèrent derrière elle. Trop lourds pour suivre la vitesse de sa progression. Seuls sa tête et son corps filaient comme une comète. Son cœur battait à l'unisson des modulations de l'éther. Le vent de l'espace giffait son visage. Les cristaux du vide sidéral taquinaient ses narines. Et puis son torse et sa tête se détachèrent. Bon débarras. Ils étaient une gêne pour se fondre dans le Grand Esprit, surtout la tâche lie-de-vin qui avait torturé son enfance.

Avant qu'elle n'ait pu atteindre la fusion, une étoile se dressa devant elle. BPM 37-093. Lucy. Son soleil éponyme. Masse d'énergie à l'état brut. Mais déséquilibrée. Perturbée. Une immense tâche obscure occupait la moitié de l'étoile, engloutissant tout, éjectant du magma purulent d'étincelles noircies. Dans un éclat de voix des âges antérieurs, Lucy perçut la détresse de l'astre. Le manque. Le vide arraché. L'incomplétude. Une larme de cristal se forma sur ce qui restait de son esprit.

Elle comprenait maintenant pourquoi elle était ici. Personne ne lui avait dit. Pourtant, elle savait qu'elle devait se sacrifier. Pour que l'humanité vive. Tel était son destin. Il fallait l'accepter. Renoncer à sa morne existence à Rapid-City n'était pas une grande perte. C'est cette brève complicité esquissée avec Black Horse qui la faisait le plus



regretter de devoir mourir. Sans avoir rien connu de la vie que frustrations et chagrins amers, au milieu d'une vacuité d'ennui océanique. Pourtant, sa décision était prise. D'un élan rageur de détermination, Lucy se précipita vers le cœur de l'étoile... pour s'effondrer sur le sol.

Au milieu de l'arène, les chants s'étaient tus. Tous les Indiens regardaient le ciel qui avait retrouvé son bleu intense, à peine parsemé de lambeaux nuageux. La Tour du Diable se dressait. Toujours reliée au mât par sa trame de filaments argentés, désormais éteints. Le vent était retombé.

Lucy ne regardait pas le ciel, ni la montagne cylindrique. À côté d'elle, il y avait deux corps. Celui de José, respirant comme un tuberculeux en phase terminale et surtout celui de Black Horse. Sa nuque formait un angle anormal avec le reste du tronc, le corps secoué de convulsions. De sa poitrine et de ses flancs mutilés, déchirés, le sang se déversait en flots saccadés sur sable granuleux. Lucy rampa vers lui. Elle ne l'avait presque pas connu. Pourtant, c'était comme s'il était devenu l'amour de sa vie. Comme si ses grands yeux noirs avaient enfin donné un sens à son existence. Elle avait été prête à tout, y compris à se sacrifier pour sauver l'humanité et lui avec. Et voilà qu'elle se retrouvait à nouveau seule.

Le monde avait échappé à la menace de Maya. Elle qui n'avait jamais été une mystique *savait* qu'elle avait joué un rôle déterminant dans un mécanisme impliquant des forces à côté desquelles les hommes n'étaient que grains de poussière. Lucy savait qu'elle allait survivre. Elle pouvait aussi deviner, sans avoir besoin de miroir, que la tâche lie-de-vin de sa joue s'était muée en une marque aux reflets dorés. Ses racines cherokee le lui disaient, au plus profond de ses entrailles. Mais tout cela était vain si son amour agonisait devant ses yeux. José s'en approcha d'un pas claudiquant. Son souffle encore plus asthmatique que d'habitude.

– Nos amis Indiens m'avaient dit que vous seriez capable de ren-



voyer K-22-317 vers BPM 37-093, mais je dois avouer que j'avais des doutes, même avec l'aide de la puissance de la Tour du Diable.

Lucy jeta un regard baigné de larmes à l'alien albinos. Son cœur débordait d'un tel trop plein d'émotions que les mots ne pouvaient franchir ses lèvres autrement qu'en gémissements.

– Votre ami savait encore mieux que vous ce qu'il risquait, continua-t-il. Il était prêt à se sacrifier, dès le début. Votre planète était perdue. Nous autres renégats n'avions pas le pouvoir de repousser seuls ce planétoïde. Si vous n'étiez pas parvenus à mobiliser et à maîtriser les anciennes forces telluriques que connaissaient vos ancêtres, votre planète ne serait déjà plus, et ni lui ni vous avec. Cela dit, nous avons quand même aussi quelques capacités. Parmi elles, nous sommes d'assez bons biologistes et médecins. Alors, si vous voulez bien vous écarter du corps de monsieur Black Horse, je pourrais peut-être utiliser mes compétences à le soigner, au lieu de le laisser agoniser ici.



Le lendemain, samedi 22 décembre 2012, les médias de la Terre annoncèrent, à la stupéfaction générale, que le planétoïde Maya s'était volatilisé. Totalemment disparu. Évanoui. Il y eut bien sûr des sceptiques pour prétendre que Maya n'avait existé que dans l'imagination des catastrophistes. Quelques sectes et groupes mystiques revendiquèrent la paternité du miracle. Les églises firent le plein de fidèles les mois suivants. Mais aucun Indien ne révéla ce qui s'était vraiment passé, pas plus qu'ils n'indiquèrent grâce à quels alliés ils étaient parvenus à vaincre une force qui dépassait de loin ce que les wasicuns pouvaient affronter.

Lucy et Cheval Noir auraient été les derniers à en parler, sauf à leurs enfants quand ils atteindraient le moment de l'initiation à



l'âge adulte. En attendant, la jeune femme avait renoncé à son emploi de serveuse pour s'installer à Pine Ridge avec son nouveau compagnon. Elle avait appris le lakota et quand des touristes américains s'égarèrent dans la réserve, ils ne devaient pas compter sur elle pour les renseigner. Le monde des Blancs n'était définitivement plus son truc.

Lorsque la brise soufflait des Collines Noires et que leur vieil ami José venait partager une soirée avec eux, rien ne faisait plus plaisir à Lucy que d'écouter son compagnon raconter à leurs enfants des histoires d'étoiles. Il y avait bien sûr celle de Wohpe, la jeune femme-étoile filante, dont l'Indien avait inventé une variante se déroulant dans la constellation du Centaure. Il y avait aussi celle de la constellation des Lakotas, que les wasicuns appellent le boudrier d'Orion. Pour les Lakotas, c'était la main d'un grand chef des temps anciens. Avec Rigel pour index, *Beta Eridani* pour auriculaire et la nébuleuse d'Orion pour pouce. La main avait été tranchée par le Dieu du Tonnerre et emportée dans le ciel. La fille de ce puissant chef avait promis qu'elle se marierait avec l'homme qui la retrouverait. Seul un guerrier parvenait à relever le défi. Il voyageait à travers les mondes terrestres et célestes, afin d'acquérir des pouvoirs. Après de longs périples, il finissait par récupérer le membre tranché, gagnant ainsi le cœur de la jeune squaw. Mais cela, aucun Homme Blanc n'aurait pu le comprendre. Pour eux, les étoiles ne sont que des masses d'hydrogène en fusion.